

STERNHELL, Zeev. *The Founding Myths of Israel : Nationalism, Socialism, and the Making of the Jewish State*. Princeton, NJ, Princeton University Press, 1998, 434 p. MOYEN-ORIENT

Houchang Hassan-Yari

Volume 30, numéro 3, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704076ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704076ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hassan-Yari, H. (1999). Compte rendu de [STERNHELL, Zeev. *The Founding Myths of Israel : Nationalism, Socialism, and the Making of the Jewish State*. Princeton, NJ, Princeton University Press, 1998, 434 p. MOYEN-ORIENT]. *Études internationales*, 30(3), 636–639. <https://doi.org/10.7202/704076ar>

processus disparates plus ou moins contrôlés et contrôlables se poursuivent de toute façon. Et oui, la négociation politique et interculturelle est loin d'être terminée, mais contrairement à ces auteurs, je ne suis pas certaine que les multiculturalismes soient le cadre idéal pour effectuer ces négociations. Mais, là aussi ils ont raison, c'est sur le terrain empirique que le cadre pertinent va s'établir au cas par cas, dans l'incertitude et par une approche type *essai/erreur*. Si c'est ça les multiculturalismes, il pouvait être important de le rappeler comme ces auteurs l'ont fait avec beaucoup de sérieux.

Nicole BOUCHER

Département de sociologie
Université Laval, Québec

MOYEN-ORIENT

The Founding Myths of Israel : Nationalism, Socialism, and the Making of the Jewish State.

STERNHELL, Zeev. Princeton, NJ,
Princeton University Press, 1998,
434 p.

Tout écrit sur Israël est controversé. Même s'il est radicalement différent des mythes fondateurs de la politique israélienne, écrit contesté de Roger Garaudy, l'ouvrage de Sternhell n'échappe pas à cette règle. Bien qu'il ne remette pas en question l'existence de l'État hébreu, l'auteur provocateur désavoue la lecture hypocrite que la gauche israélienne en particulier et une partie des mouvements gauchistes à l'échelle mondiale font des valeurs fondamentales à l'origine de sa création et le stéréotype de soldat-paysan. La question fondamentale que l'auteur pose tourne autour de la no-

tion contestable d'israélité et ses dérivés, c'est-à-dire la nature du nationalisme juif et le caractère du socialisme sioniste. Deux autres questions importantes découlent de cette dernière notion : quelles sont les origines du socialisme sioniste et quelle place occupe-t-il dans le développement de l'identité israélienne ? Le présent ouvrage cherche à remettre les pendules à l'heure juste en reposant cette « question fondamentale » et analysant les vrais thèmes évacués jusqu'ici.

Comme le mythe dominant revendiquait que les fondateurs d'Israël voulaient créer un État territorial et une société socialiste pour le peuple juif, Sternhell affirme que le socialisme a servi les leaders du mouvement influent travailliste plus comme un réservoir de rhétorique en vue de légitimer le projet national de créer un État juif que le plan d'une société juste. L'auteur explique comment Ben Gourion et d'autres dirigeants socialistes du parti Mapai n'ont jamais vraiment cru dans l'avènement et la réalisation du rêve d'une nouvelle société, même si plusieurs de leurs supporters ouvriers s'identifiaient socialistes. Les fondateurs de l'État hébreu ont appris dès le début que le socialisme, à l'instar d'autres idéologies universelles comme le libéralisme, était incompatible avec le nationalisme culturel, historique et territorial. Selon Zeev Sternhell, comme le nationalisme dépasse les valeurs universelles, Israël ne s'est pas donné une constitution ou la charte des droits. De plus, à cause de la non séparation du fait politique de la croyance religieuse, ce pays n'a pas réussi à développer un concept libéral de la citoyenneté. Ces confusions et contradictions ont empêché l'État hébreu de reconnaître les

droits historiques du peuple palestinien ; même les accords d'Oslo n'ont pas encore réparé la situation.

Dans l'Introduction, « Nationalism, Socialism, and Nationalist Socialism », Sternhell cite David Gruen (Ben Gourion), polonais d'origine, installé en Palestine en 1906, qui se désintéressait curieusement du destin des Juifs à l'extérieur du contexte sioniste et de ceux qui refusaient d'émigrer en Palestine. Pour Ben Gourion, les considérations sionistes précèdent les sentiments juifs et le sionisme est la chose la plus profonde dans le judaïsme. Même s'il reconnaissait qu'« un Juif n'est pas automatiquement un sioniste », Ben Gourion se souciait beaucoup moins du sort des Juifs de la Pologne qui atteignait des proportions catastrophiques. (p. 31)

Dans le premier chapitre, « The Primacy of the Nation : Aaron David Gordon and the Ethos of Nation-Building », ce leader du mouvement travailliste fait une auto-« critique destructrice » en évaluant l'impact dévastateur de l'« exil » qui a fait des Juifs un peuple parasite. Après la négation de la diaspora, les dirigeants sionistes affirment que le Juif authentique est celui qui réside en Palestine. Ainsi, la question du mépris et du refus de la diaspora juive » par les sionistes se pose de manière brutale. L'auteur évoque un article révélateur du *Ha'ahdut*, de 1912, selon lequel l'antisémitisme moderne dans les pays occidentaux était largement la conséquence des positions économiques anormales que les Juifs de la diaspora occupaient et la richesse de ces nombreux propriétaires de magasins, hommes d'affaires, enseignants, médecins, etc. était aux dépens des ouvriers non

juifs. (p. 49) L'enseignement de Gordon a servi de base intellectuelle à la lutte des leaders travaillistes pour forger les moyens de l'indépendance nationale. Il est à noter qu'au moment où les sionistes débattaient de la question de la « nation », du « droit sur la terre » (Palestine) et élaboraient les modalités de l'avènement de leur État avec l'appui des puissances coloniales, les Arabes avaient investi leur confiance dans la bonne volonté de celles-ci de les libérer de la mainmise ottomane et créer le « royaume arabe ». Tardivement, ils regretteront en vain leur naïveté !

Le chapitre deux, « The Worker as the Agent of National Resurrection », examine la formation des partis de gauche et du mouvement ouvrier juifs sous la bannière de la *Histadrut*, la fédération générale des ouvriers juifs en Palestine. Dans les années 1920, celle-ci avait renoncé à la lutte contre le capitalisme et l'ordre social existant se contentant de la gestion de la lutte nationale. Sternhell qui voit dans cette division du travail entre mouvement ouvrier et capitalistes le secret de la domination de celui-là, analyse le discours que Ben Gourion a prononcé devant le comité central du Mapai, le 20 janvier 1950, et démystifie le concept Jewish labor comme l'idée centrale de la renaissance juive et la lecture *a posteriori* du « vieux » lion selon qui le socialisme est une partie de l'héritage de fondateurs des communautés juives en Palestine et des *Aliyah*. Or, l'auteur affirme que pour les immigrés, le socialisme était détestable ou tout au moins une notion totalement aliénée. (p. 75) Il réfute une autre prétention de Ben Gourion selon laquelle tous les ouvriers immigrés d'avant la

Grande Guerre devenaient nécessairement membres de la *Histadrut*, partenaire des travaillistes. En fait, Sternhell rappelle la situation de ces ouvriers yéménites qui se trouvaient à la fois en marge de la société et du mouvement ouvrier juifs, tous deux dominés par les immigrants est-européens. Cette fracture continue de hanter l'État israélien jusqu'aujourd'hui. L'auteur conclut le chapitre en rappelant que le mouvement ouvrier a développé simultanément deux types de socialisme très différents. Le socialisme constructif, destiné aux masses, moyen de construction nationale, était un facteur de consolidation et à la longue conservateur. Parallèlement, le mouvement encourageait les *kibboutzim*, modèle idéal d'un mode de vie égalitaire. Le socialisme des *kibboutzim* avait un caractère élitiste et ses bénéfices réservés à une petite minorité. La population comme un ensemble continuait sa vie en dehors du système des valeurs du *kibboutz* ou des mouvements de jeunesse. C'était la raison principale de l'échec du mouvement d'assimiler les masses d'immigrants des premières années de l'État. Il était capable de les administrer, mais impuissant à leur servir de foyer. (p. 133)

Légende et réalité entourant Berl Katznelson, figure-clé de la formulation de l'idéologie du mouvement ouvrier, fait l'objet du chapitre trois, « Socialism in the Service of the Nation: Berl Katznelson and « Constructive » Socialism ». Un autre croyant du socialisme utilitaire, Katznelson voyait dans la fondation des *kibboutzim* non pas la réalisation de l'utopie socialiste, mais l'idée de la souveraineté politique juive en Palestine; il ne se préoccupait guère du point de vue

politique arabe. (p. 146) Le socialisme constructif se résumait à la conquête de la Palestine et la construction d'une économie juive. L'objectif primaire était la création d'une structure économique puissante. La justice sociale n'a jamais guidé les dirigeants travaillistes dans leur entreprise.

Les trois autres chapitres de l'ouvrage étudient l'évolution et l'aboutissement logique du projet sioniste, tel que poursuivi par les intellectuels dirigeants du mouvement ouvrier. Le triomphe du socialisme nationaliste signifie le passage de « classe » à « nation » et fait l'objet du chapitre cinq. (pp. 217-263) Dans le chapitre six, « Democracy and Equality on Trial », Sternhell examine l'hégémonie de la *Histadrut* sur la gauche et considère que la pauvreté intellectuelle est la plus grande faiblesse du mouvement ouvrier juif en Palestine. Le reste du chapitre est consacré à l'analyse de l'absence de démocratie au sein de la *Histadrut*, « l'État en devenir » (p. 317), et au règne de quelques officiels sur les autres.

Enfin, l'épilogue, « From the State-in-the-Making to the Nation-State », affirme que la démocratie israélienne a de sérieux déficits et ses faiblesses, pour la plupart, viennent de la période pré-étatique où la vie politique et culturelle était dominée par la *Histadrut*. L'absence de constitution en Israël ne vient pas de l'opposition des partis religieux. Le danger de la sécularisation n'a jamais été un problème en Israël. La difficulté réside dans les événements qui précédaient l'avènement de l'État hébreu.

L'ouvrage de Zeev Sternhell est un regard neuf sur la question très controversée de l'opportunisme des

immigrants juifs de l'Europe de l'Est installés en Palestine et les mythes entourant leur projet de construction étatique. Ils n'ont pas hésité à exploiter toutes les possibilités en vue d'en arriver à leur fin, la création d'un État en Palestine. Dans cette entreprise ils ont grandement bénéficié de la complaisance de la puissance coloniale.

Houchang HASSAN-YARI

*Collège militaire royal
Kingston, Ontario, Canada*

RUSSIE

La Tchétchénie.

BRUNOT, Patrick et Viatcheslav
AVIOUTSKII. Paris, PUF, coll.
« Que sais-je ? », 1998, 126 p.

Résistant face à l'armée russe, la même qui avait tant inquiété les stratèges de l'OTAN au cours de la période soviétique, et démystifiant sa puissance, le peuple tchétchène crée une crise profonde au sein du système russe et secoue ses fondements. Il humilie et marque la Russie tout en établissant l'état lamentable du moral des troupes de Moscou pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans « Chechnya : Tombstone of Russian Power », Anatol Lieven analyse la « défaite et la faiblesse de l'État et la nation russes » à la lumière de la guerre de la Tchétchénie. C'est l'histoire et l'évolution de ce peuple trois fois diasporisé, brutalisé par Moscou, que Brunot et Avioutskii présentent dans leur Tchétchénie. Refusant la soumission à l'autorité russe et communiste stalinienne, la révolte des Tchétchènes conduit à la déportation de tout ce peuple au début des années quarante.

Rappelant l'inconsistance de la politique occidentale qui, tout en partageant les douleurs des Tchétchènes, martyrisés par les atrocités russo-soviétiques, qualifie le problème de ce peuple d'« affaire intérieure » de la Russie, les auteurs mentionnent d'autres Tchétchénies en devenir et la fragilité de l'ordre post-soviétique (Introduction). Dans l'espace de quelques pages (7-27), l'histoire des Tchétchènes, « l'un des plus anciens peuples du Caucase », leur drame de déportations successives, l'indépendantisme des années 90, accompagné par la destruction énorme imposée par l'armée de Moscou, sont rappelés. Le processus qui conduit à la déclaration de l'indépendance ainsi que les débats à l'intérieur des camps nationalistes, éléments indispensables dans la compréhension de la situation tchétchène, sont traités de façon expéditive. Cependant, nous reconnaissons les limites et la « mission » de la collection « Que sais-je ? » : créer des étincelles et de l'intérêt chez le lecteur.

Le troisième chapitre, « géographie et ressources naturelles », étudie, entre autres, les modifications administratives et la question ethnique de la République. Les auteurs y démontrent comment deux zones de développement, l'une autour du pétrole, située pour l'essentiel dans la région de Grozny (p. 43), l'autre délaissée et rurale, sont créées artificiellement par Moscou.

L'économie (chapitre IV) de la Tchétchénie gravite presque en totalité autour du pétrole qui a participé pleinement à la naissance de la bourgeoisie tchétchène avant l'ère bolchevique et l'industrialisation de l'Union soviétique depuis la victoire de la ré-